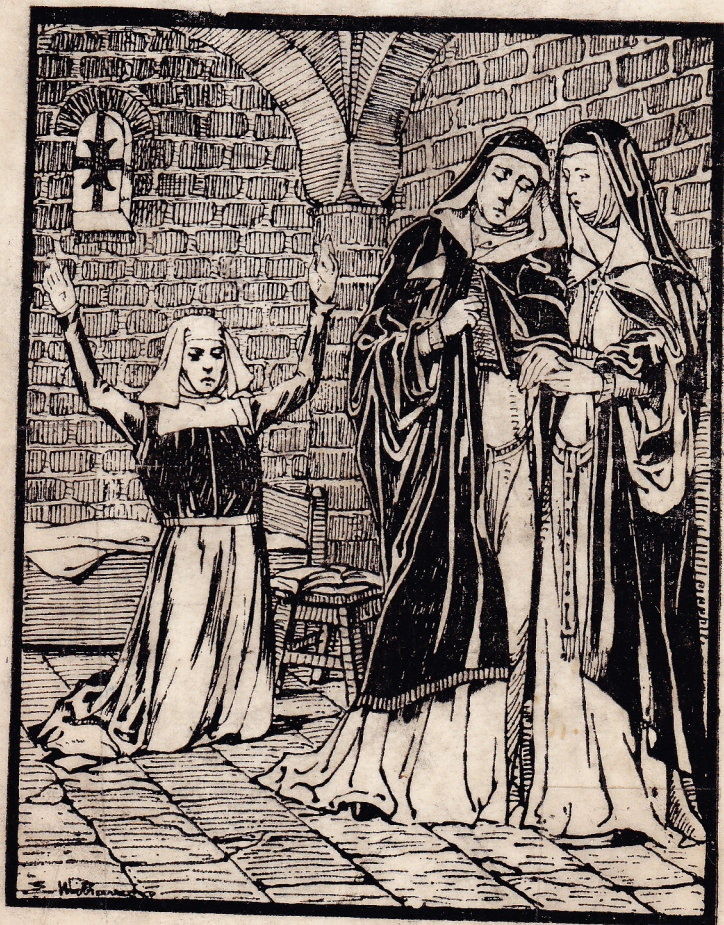


M. HUBERT

# Marie de Brabant



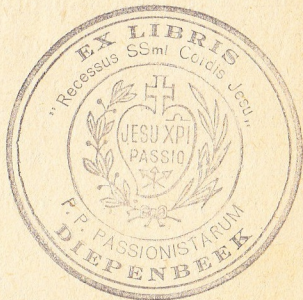
L. OPDEBEEK - ÉDITEUR - ANVERS

# Marie

# de

# Brabant

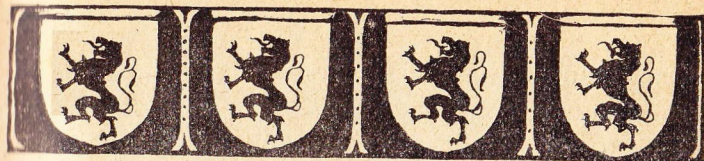
PAR Mr. HUBERT †  
DESSINS DE †††††  
††† E. WALRAVENS



ANVERS  
L. OPDEBEEK  
57, Rue St. Willebrord, 57  
1904

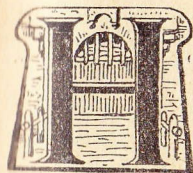


Chapitre		Page
I	La Princesse Marie	I
»	II Desseins scélérats	» 28
»	III L'empoisonnement	» 71
»	IV Un nouvel hôte au Louvre	» 141
»	V Un témoin encombrant	» 177
»	VI Une étoile qui pâlit	» 191
»	VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	» 220
»	VIII Nuages sombres	» 245
»	IX Tu récolteras ce que tu auras semé	» 262
»	X Surprise !	» 306
»	XI Charles Labrosse à Bruxelles	» 345
»	XII La vengeance d'Alexandre	» 364
»	XIII Innocence et désir de vengeance	» 384
»	XIV Le jugement de Dieu	» 441
»	XV Le châtiment	» 470



I.

**La Princesse Marie**



**H**EUREUSE époque pour nos contrées que celle à laquelle commence notre récit ; on aurait même pu dire que c'était l'âge d'or pour nos contrées. Sous la domination de Jean I, qui reçut plus tard le nom de *Héros de Woeringen*, à cause de la grande bravoure dont il fit preuve dans cette bataille de laquelle il sortit vainqueur, le duché de Brabant jouissait d'une paix relative, d'une grande prospérité et possédait en Jean I un prince intelligent et juste avant tout.

Aucun prince n'avait su, comme lui, entourer de tant de splendeur la dignité de Duc de Brabant,

I. MARIE DE BRABANT.



surtout quand, par son mariage avec Marguerite, sœur du roi de France, il se vit apparenté avec le monarque le plus puissant de l'Europe à cette époque.

\* \* \*

C'était au mois d'Octobre de l'an 1274.

Sur la route raboteuse menant de Bruxelles à Nivelles, roulait un beau carrosse dont les petites glaces avaient été fermées à cause de la fraîcheur amenée par l'heure déjà avancée.

Quoiqu'on eût cherché visiblement à enlever au carrosse son caractère de luxe, sa belle forme et surtout la valeur des chevaux fougueux indiquaient qu'il devait appartenir à une personne de la classe élevée.

Celui qui aurait pu jeter un regard à l'intérieur du véhicule n'aurait du reste conservé le moindre doute à ce sujet. Il aurait vu, penchées familièrement l'une vers l'autre en une conversation amicale, deux jeunes filles que la nature semblait avoir réunies par une de ses bizarreries. La blonde à droite, dont le feu de la conversation colorait légèrement le visage, était moins grande que sa compagne qui, svelte et fort jolie, relevait de temps

en temps, d'un geste gracieux, les boucles de sa chevelure plus foncée. Aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du carrosse on paraissait avoir cherché à enlever quelque peu l'impression de distinction, car si les vêtements des jeunes filles, d'une simplicité voulue, auraient pu faire douter quelqu'un de la haute situation des deux voyageuses, il aurait suffi de voir, pendant qu'elle relevait ses boucles, à la main de la jeune fille aux cheveux foncés, quelques bagues qui, à elles seules, représentaient déjà une fortune.

Après que le carrosse eut roulé pendant quelque temps encore sur la route sèche et inégale, l'une des jeunes filles frappa légèrement à la petite glace placée à l'avant du carrosse et aussitôt celui-ci prit une allure plus modérée. Le cocher releva la petite glace et, comme s'il avait deviné l'intention de sa maîtresse, il dit respectueusement :

— Encore un petit quart d'heure ; les premières habitations se montrent déjà et j'aperçois distinctement la tour.

La jeune fille blonde s'était penchée en avant pour regarder par la petite glace.

— Oui, c'est Nivelles, dit-elle d'un ton qui



indiquait qu'elle n'était pas mécontente d'approcher du but du voyage.

Le carrosse poursuivait sa route et les chevaux trottaient plus courageusement, comme s'ils avaient l'instinct qu'ils pourraient bientôt se reposer. Enfin le cocher s'arrêta devant une grande auberge.

— Entrez, Evrard, dit la plus âgée des deux jeunes filles. Mettez les chevaux à l'écurie et veillez à ce que nos chambres soient en ordre. Dans une heure nous sommes revenues ici.

Insensiblement la nuit venait et, Evrard, pour éviter toute indiscretion à sa maîtresse, entra à l'auberge, tandis que les deux femmes quittaient le carrosse et s'enveloppaient d'un grand manteau de couleur sombre. S'étant rendues ainsi méconnaissables, elles s'engagèrent sur la route, entrèrent à Nivelles dont elles parcoururent quelques rues, pour s'arrêter enfin à un grand mur au-dessus duquel se voyait une tourelle.

— Nous y sommes, dit la plus jeune ; je suis déjà venue ici.

— Je suis si troublée.... répondit sa compagne. Il aurait peut-être valu mieux....

— On ne pourra pas dire, poursuivit la première, que je n'ai pas tout fait ce qui était

en mon pouvoir pour détourner ma noble amie de son intention. Il est toujours agréable de s'entendre prédire du bonheur, mais Dieu sait si les paroles de la sœur ne vont pas vous annoncer du chagrin et celui-ci on le connaît toujours trop tôt.

L'autre jeune fille se tut, car elle était obligée de reconnaître que sa compagne avait raison. Cependant elle ne voulait pas revenir sur sa décision et puis quelque chose d'irrésistible la poussait vers la porte mystérieuse dont elles s'étaient approchées en causant.

La jeune fille blonde laissa retomber deux fois le heurtoir dont les coups se perdirent dans la nuit qui était complètement venue.

Après quelques moments d'attente une tête de femme se montra derrière le guichet pour demander aux visiteuses ce qu'elles désiraient.

— Nous désirons parler à Alice, la béguine, fut la réponse.

Vu l'heure avancée on ne paraissait plus tenir à recevoir des visites au couvent ; aussi la sœur tourière répondit-elle d'un ton quelque peu aigre :

— L'heure est passée. La béguine va se reposer ; revenez demain.

— Nous venons de bien loin, dit l'aînée des



jeunes filles ; je vous prie donc de nous laisser entrer.

— Est-il vrai que vous venez de bien loin ? demanda maintenant la sœur tourière d'un ton plus doux.

— Oui, nous venons de Bruxelles.

A ces mots la sœur poussa un petit cri d'étonnement et dit :

— Attendez un instant.

Elle ferma le guichet et s'éloigna pour revenir quelques instants plus tard. Elle ouvrit prudemment la demi-porte et conduisit les deux femmes au parloir qui, par son caractère de sévérité, contribua encore à augmenter la sensation de tristesse qui avait envahi leur cœur.

C'est au parloir qu'elles devaient attendre la « sainte béguine », comme l'appelait le peuple, vénérée pour ses vertus, honorée pour son intelligence et dont la vie et l'origine mystérieuses contribuaient encore à ne prononcer cette appellation qu'en chuchotant.

Un voile épais entourait le secret de l'origine de la « sainte béguine. » Certain soir, pendant que les sœurs faisaient leurs prières dans la petite chapelle, elles perçurent soudain un piétinement de

cheval et puis un cri perçant. Au comble de la surprise les sœurs ouvrirent la porte du couvent et virent un cavalier qui s'éloignait au grand galop de sa monture et, devant la porte, une jeune fille aux traits d'une grande noblesse, qui tendait les bras dans une attitude de supplication.

L'abbesse s'élança vers elle et la releva.

— D'où venez-vous, mon enfant ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Elle ne reçut pas de réponse et renouvela sa question.

La jeune fille ne répondit pas. Cependant l'abbesse la fit entrer et le lendemain l'inconnue demanda avec tant d'insistance de pouvoir rester au couvent, qu'après quelque temps elle fut admise au nombre des sœurs, se faisant aimer par tout le monde pour sa piété et sa bonté.

Elle acquit même une certaine célébrité parmi les gens du peuple par le fait qu'elle donnait souvent des conseils dans les affaires les plus diverses et que généralement ces conseils étaient bons. Elle était intelligente, très intelligente même et elle voyait clair en toutes choses, ce qui lui permettait parfois de faire des prédictions qui, quoiqu'elles fussent la conséquence naturelle des carac-



tères et des situations, la faisaient vénérer comme une sainte par les gens du peuple. Plusieurs historiens prétendent même qu'une certaine force surnaturelle l'entourait et la légende nous rapporte qu'elle possédait le don de prédire l'avenir.

La renommée de la « sainte béguine » avait pénétré aussi jusqu'à la princesse Marie par l'intermédiaire de Blanche qui avait accompagné un jour une tante jusqu'à Nivelles où elle avait entendu parler des dons et des qualités de la sœur.

Les jeunes filles perçurent un bruit de pas venant dans la direction du parloir ; la porte s'ouvrit et elles se trouvèrent en présence de la « sainte béguine » dont les traits offraient le caractère d'une grande distinction. Qui sait quels tissus coûteux avaient jadis enveloppé celle qui semblait représenter maintenant l'image de l'humilité.

Elle regarda les jeunes filles d'un air scrutateur mais cependant plein de bonté.

— Vous désirez me parler ? dit-elle avec simplicité. Veuillez vous donner la peine de prendre place.

Les jeunes filles se regardèrent avec hésitation et restèrent debout. La pièce était parcimonieusement éclairée et dans la pénombre le regard de

sœur Alice allaient de l'une des visiteuses à l'autre, mais à peine avait-elle contemplé l'ainée de celles-ci, qu'elle s'arrêta frappée, secoua la tête et, la regardant de nouveau, elle dit d'un ton ferme :

— Princesse Marie de Brabant.

La princesse fit un pas en avant, saisit la main de la sœur et répondit avec étonnement :

— Vous l'avez dit : c'est la princesse Marie de Brabant qui vient vous demander conseil et secours.

La sœur invita de nouveau poliment les visiteuses à prendre place et alors, après un moment de réflexion, Blanche dit :

— Notre gracieuse princesse a fait de beaux rêves et elle désirerait savoir jusqu'à quel point ces rêves se réaliseront.

— C'est bien le but de notre visite, ajouta la princesse.

Le visage de la sœur prit aussitôt une expression de grande solennité et elle regarda longtemps la belle jeune fille d'un air de profonde pitié.

Il y eut un moment de silence qui fut rompu par la princesse Marie qui demanda timidement, comme si elle se parlait à elle-même :

— Quel est le sort qui m'attend ?

— Le sort que la Providence réserve aux



hommes est un profond mystère. Qui de nous peut dire ce que nous réserve la journée de demain ? Nul ne peut le dire, tout au moins avec quelque certitude. Cependant s'il est vrai, ma noble demoiselle, que mon esprit possède parfois un peu plus de lucidité que celui des autres mortels ; s'il est vrai que le Seigneur me fait connaître parfois dans mes songes une partie de ses décisions, sachez que je suis heureuse de ne pouvoir prédire votre sort avec certitude.

Ces paroles et le ton sombre sur lequel elles étaient prononcées donnèrent le frisson aux jeunes filles. La sœur, comme si elle poursuivait le cours de ses propres pensées, continua :

— La couronne royale est bien belle et fort brillante, mais elle est bien lourde pour celui qui doit la porter au milieu de malheurs. Qui donc aura la force de dire : Je la refuse et je désire continuer à mener la vie des humbles ?

Après un moment de silence elle poursuivit :

— Princesse Marie de Brabant, vous serez un jour reine de France et je souhaite qu'alors vous puissiez trouver la force de supporter les blessures qui peuvent occasionner les épines cachées d'une couronne royale.

Ces paroles attristèrent la princesse Marie qui s'appuya sur l'épaule de son amie. Une sensation pénible lui serrait la gorge.

Laissons maintenant la parole à l'historien qui nous a légué le tableau touchant que nous reproduisons ci-après :

« Sœur Alice » la *voyante*, était tombée à genoux et, dans un moment de désespoir suprême, elle avait levé les bras au ciel comme si elle voulait implorer la miséricorde divine. Son visage, couleur de cire, paraissait être éclairé par une lueur surnaturelle ; ses lèvres fines et minces étaient serrées, comme si elle avait peur de livrer passage aux paroles.

— Eloignez de moi cette vision, ô Seigneur, pria-t-elle ; elle est terrible !... terrible !....

— Venez, Marie, venez ! dit Blanche en prenant la princesse par le bras et en cherchant à l'emmener.

Mais la princesse ne bougeait pas ; elle paraissait attirée par une force mystérieuse et restait immobile à la place où elle se trouvait.

Alors les lèvres pâles de la sœur s'ouvrirent comme en une plainte suprême :

— Je vois une princesse flamande sur le trône



de France... elle est reine.... Le rire et les délices remplissent son cœur comme les rayons carressants du soleil.... Autour d'elle voltige, comme une colombe blanche, la fée du bonheur conjugal... Mais que signifie.... cet homme.... Méfiez-vous, princesse, méfiez-vous du serpent qui s'approche en rampant sous les roses.... La calomnie d'un seul être suffit à vaincre l'amour et le respect d'un peuple entier....

Des larmes descendaient le long des joues la *voyante*, tandis qu'elle poursuivait :

— Je vois un cortège.... le prince de France, le roi.... Une sentence terrible vient d'être prononcée ; une innocente est condamnée au bûcher... Ah ! c'est terrible !... On dit la condamnée jeune et belle ; beaucoup de gens croient à son innocence et cependant j'entends, terribles comme le tonnerre, les cris lugubres de la foule : A mort l'empoisonneuse !... Au bûcher la sorcière !... Quelle est la belle innocente ?... Elle vient, car au-loin j'entends déjà les chants funèbres du clergé et je vois approcher le triste cortège.... Ah ! je vois la condamnée.... Une robe noire enserre sa taille svelte.... un voile noir recouvre son visage.... Elle pleure, la pauvre femme, elle pleure son

époux, son enfant !... Non, elle ne peut mourir sous le poids d'une telle accusation... Elle pousse de profonds soupirs et murmure un nom.... Le chant des prêtres a cessé ; les prières des mourants sont terminées.... Soudain la malheureuse aperçoit le bûcher qui se dresse devant elle.... Un cri, un cri unique s'échappe de la poitrine de la condamnée : « Jean ! Jean !... Quelle est cette jeune femme ?... Le bourreau lui arrache le voile noir... Ciel ! que vois-je ?... Marie, Marie de Brabant !...

En entendant ces mots la princesse Marie s'abatit comme une masse.

Le souvenir de la visite à la sainte béguine restait continuellement présent à la mémoire de la princesse et ni les encouragements de son cher frère, le duc Jean, ni la grande amitié de Blanche, ne parvenait à la consoler. Peu à peu se fortifia en elle la décision de refuser la main du roi, si celle-ci lui était offerte, plutôt que d'aller au-devant de malheurs possibles.

Cependant le cœur est faible et on revient facilement sur une décision devant le miroitement de grandeur et de trésors. Il en fut ainsi de la princesse qui sentit une transformation complète s'opérer en elle quand, certain jour, le duc Jean,



rayonnant de joie, vint à elle et l'embrassa tendrement.

A la main il tenait un parchemin auquel se balançait un grand sceau et quand le duc l'eut déroulé, Marie reconnut immédiatement les armes fleur-de-lisées de France.

Le visage de la princesse s'empourpra et le duc Jean lui dit familièrement :

— Ainsi le bonheur, que je désirais tant pour elle, arrive enfin à ma chère sœur.

— Oui, mon cher frère, répondit Marie en appuyant la tête sur l'épaule du duc.

— Comme je suis heureux de voir, poursuivit le prince, que ces mauvais rêves vous ont quittée. Il aurait été téméraire de refuser la main du roi de France, téméraire non seulement pour vous-même, mais aussi pour nos états. Dieu merci, cette vaine crainte s'est dissipée et bientôt je saluerai en ma sœur bien aimée la reine la plus puissante de notre époque.

Marie se dirigea vers l'aile gauche du palais ducal et se rendit auprès de Blanche, sa dame d'honneur, qu'elle avait quittée pour se rendre au désir du duc qui avait mandé sa sœur auprès de lui. C'était à son amie intime que Marie voulait,

en premier lieu, communiquer la grande nouvelle.

Blanche fut quelque peu surprise de voir que la nouvelle avait produit sur Marie une telle impression, que la mélancolie, à laquelle elle était sujette depuis la visite à la « sainte béguine », paraissait avoir complètement disparu. Cette impression ne semblait cependant pas être aussi profonde que Blanche ne l'avait supposé, car il arriva encore des jours où la princesse était silencieuse et triste ; elle pensait peut-être à la visite à Nivelles.

Peu à peu la mélancolie de Marie disparut cependant complètement. Les préparatifs des grandes festivités qui allaient avoir lieu absorbaient complètement la princesse et l'activité qui régna dans la bonne ville de Bruxelles fut grande en apprenant que son Altesse Royale le duc d'Artois, frère du roi de France, viendrait prendre la fiancée en Brabant pour la conduire dans sa nouvelle patrie.

De grand matin déjà des gentilshommes, richement vêtus, entraient et sortaient du palais ducal, donnant partout des ordres, tandis que le poète Jean Van Heelu, le ménestrel de la cour, s'était déjà rendu deux fois à la Grand'Place pour voir si tout y était en règle, puisqu'on y avait érigé



un arc de triomphe avec inscription de circonstance et qui devait dépasser en luxe tout ce qui s'était vu jusqu'alors.

Le duc Jean, accompagné d'une suite brillante de gentilshommes, s'était porté hors de la ville à la rencontre du comte d'Artois et les bourgeois attendaient patiemment sur le pas de la porte de leur demeure l'arrivée du cortège.

Douvain, le maître tonnelier était fort affairé. Il transpirait de crainte de voir arriver le cortège avant que ne fut placée la vigne qui devait orner la façade de sa maison, mais malgré tous ses efforts cette satanée vigne ne voulait pas tenir.

— Cette vigne est déjà ivre malgré l'heure matinale, dit un loustic. Attendez, maître, Douvain, jusqu'à ce qu'elle ait cuvé son vin.

La plaisanterie n'était pas entièrement du goût du maître tonnelier, d'autant plus qu'étant remonté sur l'échelle, il sentit de nouveau une grosse branche glisser entre ses doigts. Il se mit en colère et dit assez haut pour pouvoir être entendu par les assistants :

— En voilà assez ! J'ai fait ce que j'ai pu et je n'ai gardé de me mettre plus longtemps en transpiration. Le feraient-ils pour nous, ces grands



Eloignez de moi cette vision, ô Seigneur, priaient-elle ; elle est terrible !...  
terrible !.... (page 11).



seigneurs ? Tout bien considéré nous sommes bien niais de nous donner tant de peines.

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un homme, de taille élancée et solidement bâti, vint se placer devant lui le regard courroucé. Deux grandes balafres sur le nez et la joue trahissaient l'ancien soldat. D'un ton mordant il interpella maître Douvain :

— Vous devriez être honteux, gratteur de fûts. Dites donc, depuis quand les gens ne peuvent-ils plus se montrer reconnaissants pour des bienfaits dont ils ont été l'objet ? Notre pays a-t-il jamais eu un prince plus juste que le duc Jean ? Chapeau bas pour lui, car c'est un brave.

La personne du soldat paraissait faire impression sur maître Douvain, car il jugea prudent de se taire jusqu'à ce que le premier s'éloigna non sans avoir dit encore au tonnelier :

— Est-il permis de murmurer en un jour où notre pays se voit honorer de telle façon ?... où notre princesse est appelée au trône de France ?

Pendant que le soldat s'éloignait le tonnelier trouva moyen de manifester encore une fois sa méchante humeur :

— Un mariage magnifique, murmura-t-il. Merci

du cadeau, elle peut le garder : un veuf avec trois enfants !

Vlan ! Et en même temps il reçut sur la figure rougeaude la lourde main de l'ancien soldat.

— Vilain traîneur de sabre ! s'écria Douvain, vous allez me payer ce coup.

Il retroussa les manches et montra des bras fortement musclés ; la lutte serait chaude, car Douvain paraissait être un adversaire redoutable. Les curieux firent cercle en riant autour des deux hommes, mais le hasard avait décidé qu'ils ne se battraient pas : un groupe de joyeux garçons traversa la foule en dansant et sépara les deux adversaires. Quand Douvain chercha, un instant plus tard, le soldat, celui-ci était loin déjà, entraîné par le groupe de danseurs.

Peu à peu la foule avait envahi la Grand'Place et les rues avoisinantes ; le coup d'œil était des plus pittoresque. L'arc de triomphe de la Grand'Place, les mâts ornés auxquels se balançaient des guirlandes de verdure, les drapeaux flottant à toutes les fenêtres des maisons et jusque sur la pointe des pignons, les costumes bigarrés des femmes alternant avec les velours encore plus



bigarrés des hommes, le tout formait une véritable palette de couleurs et de nuances.

Soudain une sonnerie de trompettes se fit entendre au loin et un certain silence se fit dans la foule. Chacun tendait le cou et se hissait sur la pointe des pieds, mais personne ne voyait quelque chose.... Enfin la sonnerie se rapprochait de plus en plus ; c'était le cortège.... il était là !

Quatre hérauts chevauchaient en avant sur la largeur de la rue et ouvraient le chemin dans la foule qui applaudissait à la vue du luxe qui avait été déployé.

Immédiatement derrière les hérauts chevauchaient quatre pages en costume gris clair ; ils étaient suivis de quatre chevaliers flamands qui précédaient le cortège des gentilshommes français. Certes les Brabançons étaient habitués à une cour fastueuse, mais ce groupe de nobles français était quelque chose de nouveau pour eux ; ils voyaient d'autres nuances, un autre genre de luxe. Cette différence de goût se voyait le mieux en regardant le duc Jean et le comte d'Artois qui chevauchaient côte à côte et s'entretenaient familièrement.

Le duc Jean portait un pourpoint écarlate recouvert de broderies d'or ; son chapeau était

orné d'un panache magnifique et d'une superbe boucle en diamants. Le costume du comte d'Artois était peut-être moins pittoresque, mais il était plus harmonieux. Il portait un pourpoint de velours violet orné sur l'épaule d'une magnifique boucle. Sa barbe était taillée en pointe.

Jean Van Heelu, le poète de la cour, vint au devant du cortège et le duc Jean lui tendit amicalement la main.

— Messieurs, dit le duc, permettez moi de vous présenter mon ami, le poète Jean Van Heelu, un des esprits les plus brillants du Brabant. J'espère, Messieurs, que vous serez aussi charmés de faire sa connaissance, que je suis charmé de l'avoir comme ami.

Le poète s'inclina devant le duc Jean en signe de reconnaissance, car il était flatté de ce que le prince fit valoir ses talents devant une société aussi choisie. D'un geste bienveillant le duc lui indiqua ensuite sa place derrière lui et le hasard fit que le poète se trouva placé ainsi à côté de Pierre Labrosse, le confident du roi de France.

Jean Van Heelu observa attentivement le rusé Labrosse, quand il sut à côté de qui il se trouvait en attendant un chevalier adresser la parole au



confident. C'était donc là cet homme dont le renom avait pénétré jusqu'en Brabant !

Il était d'âge moyen, avait le dos voûté et ses petits yeux de chat gris luisaient sous d'épais sourcils terminés en pointes. Le nez était grand et diminuait ainsi l'impression produite par le menton saillant. Il était vêtu d'un costume sombre mais très coûteux et ses doigts étaient surchargés de bagues de prix qui paraissaient leur donner une certaine finesse.

Toute la personne de Labrosse trahissait l'orgueil caché sous une feinte modestie et tout en chevauchant en silence, ses mâchoires s'agitaient comme si elles broyaient les paroles amères qu'il avait sur la langue.

Tel était donc l'homme d'état redouté, fils d'un barbier, qui, devenu lui-même chirurgien, avait réussi, à force d'astuce, à se faire nommer baron par un roi puissant et tenait, pour ainsi dire, dans les mains l'avenir du pays.

Jean Van Heelu considérait le courtisan non sans une certaine inquiétude. Le jeune poète tenait beaucoup à la sœur du duc qui allait donc, elle aussi, avoir à compter désormais avec de basses machinations et il ne savait que trop bien que son

cœur honnête était incapable de résister à ces manœuvres. Il résolut donc de présenter à la princesse, avant le départ de celle-ci, ses respectueux hommages et surtout de la prévenir du danger qui la menaçait du côté de Labrosse.

Le cortège était arrivé au palais ducal qui occupait alors l'emplacement des musées actuels.

La princesse Marie, accompagnée de Blanche, se trouvait dans la grande salle où devait avoir lieu la réception et quand elle vit arriver le cortège, un sentiment d'angoisse lui serra le cœur. Aujourd'hui allait donc se terminer la première partie de son existence. Elle avait été si heureuse aux côtés d'un frère aimant, au milieu de la franche population brabançonne qui l'adorait.

Que lui réservait l'avenir ?

Elle n'avait cependant plus le temps de rêvasser. Le cortège était arrivé devant le palais et les jubulations du peuple, qui remplissait la place s'étendant devant la demeure princière, montaient comme des coups de vent dans l'âtre.

— Vive la princesse Marie !... Vive notre princesse !

Le duc Jean, le comte d'Artois et les autres délégués pénétrèrent alors au palais et dès qu'ils



se trouvèrent en présence de la princesse Marie ils ployèrent tous le genou en signe d'hommage.

— Comte d'Artois et vous nobles seigneurs, dit le duc Jean, j'ai l'honneur de vous présenter ma sœur bien-aimée. Les jubilations, que vous entendez jusqu'ici, vous disent combien elle a su gagner l'amour de notre peuple par sa bonté et par la noblesse de ses sentiments. Le Brabant est fier de voir que le choix d'un roi puissant s'est porté sur une princesse de notre maison et ce sont uniquement l'honneur qui rejaillit sur notre peuple et la confiance que nous avons dans le caractère du roi de France, qui puissent mitiger quelque peu le chagrin que nous éprouvons à l'idée que notre sœur adorée va nous quitter à jamais..... Comte d'Artois, je place ma sœur sous votre protection, sous la garde du peuple français et je la confie à l'amour de votre roi.

Jean de Brabant, le guerrier intrépide, le héros, avait peine à maîtriser son émotion et les larmes perlaient dans ses yeux. Tous les assistants étaient émus par ses paroles cordiales et quelques instants se passèrent avant que le comte d'Artois put répondre.

Il s'inclina devant la princesse et dit :

— Jamais tâche ne me fut plus agréable, noble princesse, que celle de pouvoir vous conduire dans un pays où non seulement votre bonté, mais aussi vos vertus sont connues depuis longtemps. S'il n'était plus donné à Robert d'Artois d'accomplir un acte qui lui ouvrirait le cœur du peuple, celui-ci, j'en suis convaincu, m'aimerait quand même parce que c'est moi qui lui a amené celle qui sera désormais la gloire de notre chère patrie.

La foule sur la place devenait de plus en plus compacte et les cris d'allégresse ne prenaient pas fin. Comme le vent dans la plaine les cris de joie montaient sans cesse, jusqu'à ce que le duc Jean, prenant sa sœur par la main, la conduisit à une fenêtre ouverte de la salle.

Alors les larmes jaillirent des yeux de la princesse car l'enthousiasme de la foule paraissait ne pas vouloir prendre fin. Tous ces braves Brabancens agitaient les mains et les chaperons et ne cessaient de crier :

— Vive, vive Marie de Brabant !

Les gentilshommes français vinrent alors, à tour de rôle, présenter leurs hommages à leur fu-



ture reine et pour chacun d'eux la princesse eut un mot gentil et bien placé.

Cependant quand Labrosse se présenta devant elle un frisson parcourut ses membres. Il lui semblait qu'une voix intérieure lui criait : Fuyez cet homme ; fuyez-le de toutes vos forces !

Labrosse s'inclina devant elle et dit sournoisement :

— Je puis assurer à Son Altesse, qu'elle ne connaîtra jamais de serviteur plus fidèle que moi.

Robert d'Artois, le frère du roi, entendit ces paroles et une légère rougeur envahit son visage. Il connaissait l'astuce et la perfidie du courtisan et plus d'une fois il les avait signalées au roi. Le gentilhomme loyal se trouvait blessé de voir que le roi accordait si peu de confiance à ceux qui lui voulaient du bien et qu'il l'accordait pleinement à un être qui en était indigne.

Le comte, qui avait été pris immédiatement d'une grande sympathie pour la princesse, résolut donc de veiller sur elle et de contrecarrer les projets du courtisan dans le cas où il en élaborerait.

Des fanfares s'étant fait entendre dans la cour du palais, le duc Jean invita ses hôtes à la grande

fête qu'il avait organisée en l'honneur de sa sœur et, pendant qu'au palais ducal la noblesse fêtait la fiancée du roi de France, le peuple parcourait les rues en jubilant, se désaltérant aux fontaines qui, ce jour là et par ordre du duc, ne rendaient pas de l'eau mais du vin. Aux chants d'allégresse des Brabançons se mêlaient les vœux les plus sincères pour le bonheur de leur princesse.

